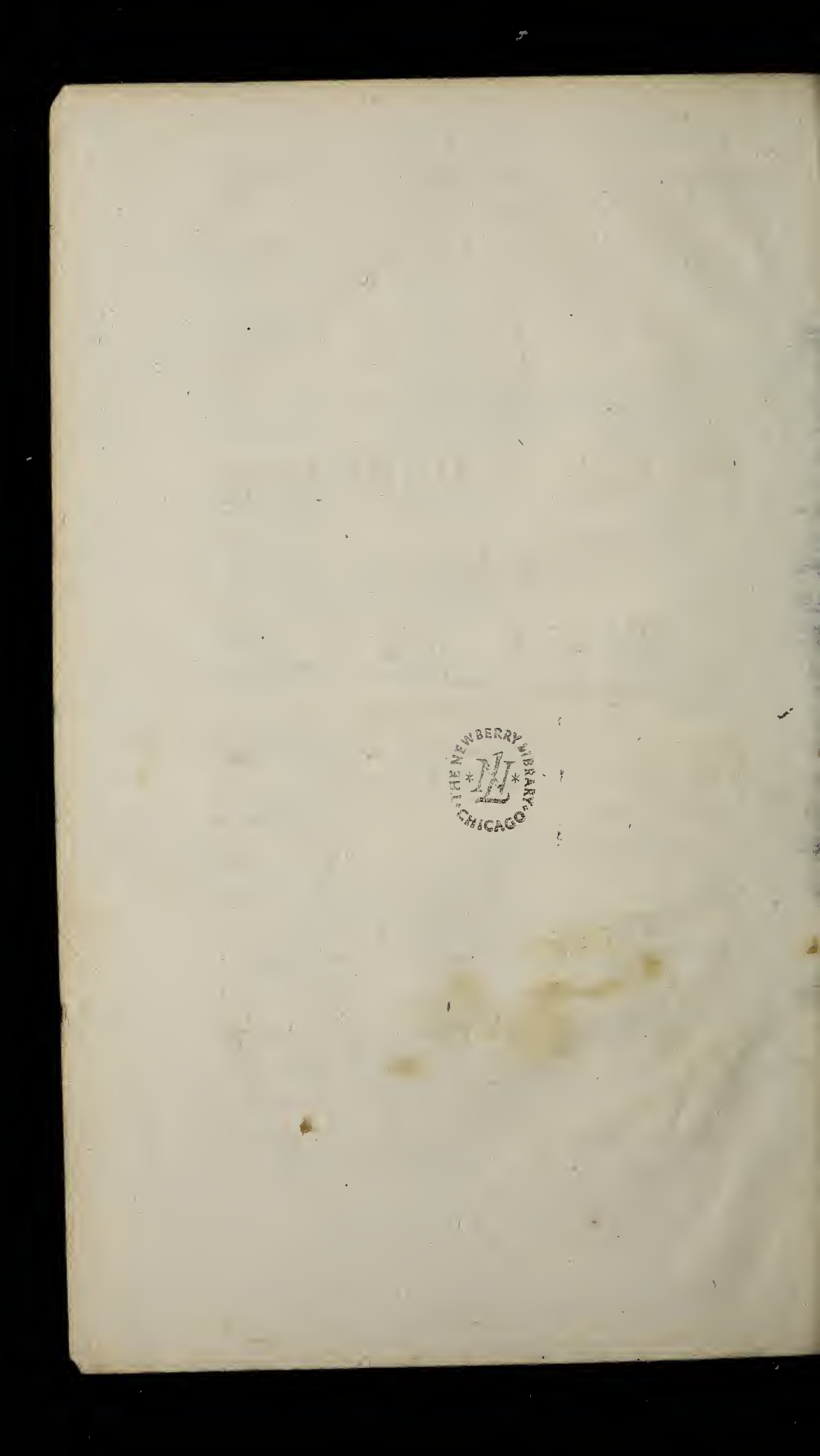
# MIRABEAU

*AUX*

# ENFERS.

1791.


THE NEWBERRY LIBRARY
CHICAGO

# JUGEMENT
## DE MINOS,
*OU*
## MIRABEAU AUX ENFERS.

IL est donc mort ce grand homme ! Heureux qui peut s'apitoyer sur son sort ! De bonne foi, je n'en ai pas le secret. Il faudroit être pour cela cette certaine dame si compatissante à l'exécution de Damiens, non pour le patient, mais pour MM. les chevaux. Toute comparaison cloche, dit-on; moi, pour celle-ci, je révoque le proverbe de l'ancien régime. Fut-il jamais patient plus cruellement écartelé que notre France ? fut-il jamais plus cruel écarteleur ? Eh bien ! on plaint le bourreau, et l'on rit de la victime. Mais, à quoi bon le ré-

chauffé ? Suivons, suivons Honoré à ses enfers, en nous gardant de marcher sur ses traces.

Il entre, il se trouve en pays de connoissance. Quelle joie pour ses chers compatriotes. Perdrix, d'un vol rapide, avoit couru retenir la place de Monsieur. On s'attroupe, on s'empresse, on crie. Mirabeau se croit encore à Versailles. Mais, hélas ! point de lanterne. Comment n'y a-t-il pas de lanterne dans un lieu où se trouve un si fameux illuminateur ? Que faire ? Que faire ? C'étoit chez Pluton ; c'est un fier aristocrate. Bientôt, on procède au jugement. Le Juge de Paix du Ténare s'avance suivi de ses assesseurs. Cela devoit être curieux de voir ces Messieurs décorés de l'habit rapé, décrété par l'Assemblée nationale des enfers ; mais, reprenons les choses du plus haut. M. de Saint-Huruge, qui a là de grandes protections, débitoit hier au caveau des détails bien certains, enveloppé dans sa vaste perruque. Il en revenoit ; c'est un rude patriote que ce Saint-Huruge là. Quand ferons-nous son oraison funèbre ! Dialoguons.

---

## MERCURE, CARON.

MERCURE.

Eh bien ! Caron, qu'y a-t-il de nouveau ? as-tu fait quelque bon coup aujourd'hui ?

CARON.

Cela ne vas pas, en vérité. Sans la France, je fermerois boutique. Heureusement j'ai de temps en temps par-ci, par-là, un château de brûlé, une lanterne. . . .

MERCURE.

Que veux-tu dire, une lanterne ?

CARON.

Eh ! oui, une lanterne : voilà comme on pend en France.

MERCURE.

En France ! Voilà la première nouvelle que j'en ai. On voit bien que les Dieux ne m'envoyent plus pour messager leurs amours en France. On m'oublie à Paris.

CARON.

En revanche, vous y êtes bien connu comme Dieu des voleurs. Vous avez un nouveau temple à dix-huit francs, et puis mille autres petits. Oh ! vous êtes bien peu instruit ; je vous conterai cela. A propos

de voleurs, je vous amène un fier homme.

MERCURE.

Qui donc?

CARON.

Un de vos premiers sacrificateurs, Mirabeau.

MERCURE.

Tous les gens du même métier ne se connoissent pas. Qu'est-il ce Mirabeau?

CARON.

Il me paroît que les Dieux le connoissent aussi bien qu'il les connoissoit lui-même.

MERCURE.

Réponds donc, qui est-il?

CARON.

Comte de * * * *. Riquetti.

MERCURE.

Mais enfin, comment a-t-il fini? Fidèle à son Roi, à sa Patrie, a-t-il trouvé la mort au milieu des combats? A quelle bataille a-t-il succombé? Quels étoient ses ennemis?

CARON.

Les truffes. Il est mort entruffé.

MERCURE.

Veux-tu rire ? et, voilà ton fier homme ! Qu'a-t-il donc fait de si fier ?

CARON.

Ce qu'il a fait ! c'est lui qui nous soutient depuis deux ans entiers; pillages, massacres, incendies, tout cela n'étoit que jeux pour lui. Ah ! ah ! il falloit le voir, mais il vous dira cela lui-même. Allez, soyez sûr que c'étoit-là pour nous une poule aux œufs d'or qu'il falloit conserver.

MERCURE

Où est-il à présent ?

CARON.

Je parierois qu'il est en train d'exciter quelque tumulte. Pendant le passage, il n'a cessé de nous faire endiabler tous. Il juroit, il sacroit, il crioit aux flots déjà trop courroucés, que l'insurrection est le plus saint des devoirs; et puis moi, quand il a fallu me payer, il m'a montré un décret de son Assemblée, qui supprime le péage. Je me suis fâché : il m'a appellé aris... aristo..; je crois aristocrate, aristocrate, oui c'est cela. En vérité, si je n'avois encore pitié des hommes, je le repasserois. Mais il faut espérer qu'il ne

nous en restera pas grand chose ; nous n'aurons que son ame. Tenez, le voici lui-même qui se promène là-bas, en gesticulant tout seul.

MERCURE.

Oh ! qu'il est laid !

CARON.

Parlez-lui ; adieu, moi je retourne à ma barque. Il est temps de remettre à la voile.

---

## MERCURE, MIRABEAU.

MIRABEAU.

Que fais-tu là, Citoyen ?

MERCURE.

Que t'importe, mortel audacieux ?

MIRABEAU.

Apprends que tous sont égaux ; crains Mirabeau et l'Assemblée.

MERCURE.

Vil mortel, tu ne mérite pas l'honneur de parler aux Dieux.

MIRABEAU.

Je ne l'ai jamais recherché. Le patriotime seul....

MERCURE.

Arrête, malheureux, n'enchéris pas après ta mort sur les horreurs de ta vie. Je cours hâter ton supplice.

MIRABEAU.

Vas, je ne t'ai jamais craint.

MERCURE.

Tu verras si les Dieux savent se venger. Tes égaux, je vais les envoyer auprès de toi, Erostrate, Catilina, Ravaillac. Ils t'apprendront à nous connoître.

MIRABEAU.

Je te mets sur ma liste ; tu seras le cent trente-troisième après la constitution ; je t'attends de pied ferme.

MERCURE.

Tout est fini pour toi heureusement.

*Mercure sort.*

---

MIRABEAU, *seul.*

Hélas ! je me croyois encore chez ces badauds de Parisiens..... Moi, un Député, m'insulter ici ! C'étoit bon autrefois ; on savoit que je ne me battois pas : j'étois quitte de mes impertinences à bon marché ;

c'étoit un plaisir : au lieu d'épée, je portois un crayon et des tablettes ; si la chose alloit trop loin, je pendois . . . . Cet heureux temps n'est plus ! n'importe ; j'ai fait parler de moi, et personne ici ne peut me contester la palme. Qui oseroit se présenter ?

---

## EROSTRATE, CATILINA, RAVAILLAC, MIRABEAU.

EROSTRATE, CATILINA, RAVAILLAC, *tous trois ensemble.*

Moi.

MIRABEAU.

Citoyens, votre hardiesse me fait pitié : aucun de vous a-t-il fait la moindre chose qui puisse approcher de mes hauts faits. Parlez, cependant, Mirabeau vous écoute : parlez, les droits de l'homme et du citoyen vous permettent d'énoncer librement votre motion. Qui êtes-vous ?

TOUS LES TROIS ENSEMBLE.

Erostrate. Catilina. Ravaillac.

MIRABEAU.

A l'ordre, à l'ordre, à l'ordre : une sonnette. Procédez en forme ; je serai d'abord

votre Président ; nul ne parlera sans ma permission. Demandez la parole chacun à votre tour.

EROSTRATE.

Je l'ai déjà, j'espère ; mais, n'importe : je demande la parole.

MIRABEAU.

Il faut ajouter, en s'inclinant avec grace . . . . . : M. le Président. A l'ordre, Messieurs, à l'ordre.

EROSTRATA.

Je demande la parole, M. le Président.

MIRABEAU.

Parlez, relevez, du mieux qu'il vous sera possible, toutes les actions célèbres de votre vie. Augmentons, s'il se peut, nos crimes et nos scélératesses. Nous changerons de langage devant les Juges : je ne suis pas embarrassé de plaider pour et contre la même personne ; mon père, ma mère et tout le monde le sait bien. Allons, Erostrate, parlez.

EROSTRATE.

Je suis Erostrate : ce nom seul me donne la supériorité sur tous. C'est moi que tous les plus grands scélérats se proposent pour

modèle ; c'est à moi qu'on les compare. Qui de vous a brûlé le Temple d'Ephèse.

RAVAILLAC, CATILINA, *ensemble*

A l'ordre, à l'ordre.

MIRABEAU.

Du silence, Messieurs, du silence : Erostrate, résumez en peu de mots.

EROSTRATE.

Moi seul j'ai été regardé comme capable d'un coup si hardi : c'est cette main qui a renversé ce que les siècles et les conquérans n'avoient osé entreprendre. Moi seul ai mérité par là une éternelle célébrité. J'ai dit.

MIRABEAU.

Citoyens, défiez-vous sans cesse de l'éloquence ; elle entraîne à l'enthousiasme et vous plonge dans le précipice ; je vois d'ici le Stix, où gémissent ses plus belles victimes.

CATILINA.

M. le Président, je demande la parole.

MIRABEAU.

Un autrefois, vous vous ferez inscrire au bureau. Parlez.

CATILINA.

Ma patrie fumante de son sang, captive,

désolée, voilà mes titres. En vain Ciceron prétend, par sa rare prévoyance, déconcerter mes projets désastreux ; mon vaste génie surmonte tous ces obstacles opposés par l'amour de la patrie ; et la trahison, écueil ordinaire des héros, la trahison seule étonne les desseins de Catilina.

MIRABEAU.

Et vous, quels sont vos titres ?

RAVAILLAC.

Je suis Ravaillac . . . . . .

MIRABEAU.

Et moi, je suis MIRABEAU. Loin d'ici les noms et les crimes vulgaires. Ce n'est plus Erostrate, ni Catilina, ni Ravaillac, que les grands scélérats se proposent pour modèle ; c'est Mirabeau, c'est moi. L'Assemblée Nationale de France vous en donne une preuve certaine. Marat, Carra, Garat, dont vous recevez ici les Journaux tous les jours, ne vous disent-ils pas que Mirabeau seul occupe maintenant les Représentans du Peuple François ? Voyez les obsèques dont on honore ma mémoire. Vous parlez de Temple incendié, de patrie ravagée, de Roi massacré : eh ! mais il n'est pas de petit Député du côté gauche

qui ne puisse en dire davantage : tout cela n'est que de légères peccadilles ; l'Abbé Fauchet le dira comme moi : « Mirabeau » réunit en lui seul tous les titres dont » votre orgueil se targue ». Non-seulement j'ai pillé les Temples et les Monastères, mais, graces à moi, plus de Prêtres, plus de Religion ; j'ai tout renversé ; partout j'ai laissé des marques de ma fureur. J'ai allumé dans toutes les contrées le feu de la guerre civile. Et vous, Ravaillac, qui me parlez de Roi massacré, avez-vous eu, comme moi, l'adresse de conserver votre victime pour lui faire souffrir mille assassinats en un seul ? Elle vit, mais sa vie est une mort continuelle ; bien plus, je plonge mon bras teint du sang de l'époux, dans le sein de sa vertueuse épouse ; et voilà le comble de ma gloire. Je vole de victimes en victimes ; mes derniers jours sont annoncés par les plus noirs forfaits. Je meurs ; on me déifie ; on m'immole . . . . Qui de vous ose prétendre à un pareil honneur ? Le temple de la Divinité est devenu le mien : *Aux grands Hommes, la Patrie être reconnoissante*. Vous, scélérats vulgaires, on vous déteste ; et moi, l'on m'adore. Cédez à votre Dieu.

EROSTRATE.

Grand Mirabeau ! nous cédons ; nous reconnoissons en toi notre maître. Que de choses admirables, sans celles que ta noble modestie cache à nos yeux ! Mais, il va falloir tout découvrir. Les Dieux des enfers, malgré la ressemblance, ne sont pas aussi bien disposés en ta faveur que ceux des Jacobins. Le moment du jugement appproche ; je crains pour toi.

MIRABEAU.

Non, Citoyens, Mirabeau ne craint rien, ( *bas* ) j'en ai bien vu d'autres.

CATILINA.

Mais, comment se fait-il qu'un homme aussi fameux ne soit pas mort d'une manière éclatante ? Car nous avons bien des détails sur ta vie, mais sur ta mort nous n'en avons aucun.

MIRABEAU.

Ecoutez ; ne croyez pas que j'aie terni mes grandes vertus publiques par une ridicule sobriété domestique. Le vin, la table, le jeu, les femmes, tout étoit de mon ressort. Un jour, il me prit envie de faire une partie galante. Je pars avec mon serrail ; je vais à la campagne me farcir

l'estomac de truffes, me brûler le sang à force d'excès. De retour à Paris, je veux repasser de la gaité au travail sérieux. Le sang me porte à la tête; les Médecins accourent ( j'étois riche ) ; tous les Journaux ne parlent plus que de la maladie de Mirabeau. Je fais croire que je suis empoisonné. Ma mère vient se présenter aux pieds de mon lit, et je couronne les belles actions de ma vie, en la renvoyant durement. Cependant je craignois, sur la fin de mes jours, de me voir absolument abandonné de mes amis; mais, moyennant de l'argent, le patriotisme se maintient. Voilà comme on joue le peuple de Paris. Un homme, qu'il méprisoit assez pour ne pas le craindre; un homme, qui manquoit du premier nécessaire, est devenu son maître , et cet homme, c'est moi.

RAVAILLAC.

Je reconnois volontiers ta supériorité. Plût-à-Dieu que je n'eusse pas eu lieu de combattre, et que ma main ne se fût souillée du sang d'un si bon Roi; tu serois peut-être meilleur, infâme scélérat !

MIRABEAU.

Ce nom est aujourd'hui un compliment pour moi,

RAVAILLAC.

Tremble devant la justice qui t'attend. La religion anéantie, ta patrie bouleversée, en proie à toutes sortes d'horreurs depuis deux ans ; ton Roi captif avec sa famille ; l'innocence opprimée, voilà ton ouvrage. Mon crime est énorme, sans doute ; hélas ! je ne l'ai que trop senti. L'instant même du forfait a été témoin du repentir ; et toi, misérable, tu ne rougis pas de te vanter de tes scélératesses ; ennorgueillis-toi de ta victoire.

CATILINA.

On t'adore, dis-tu ; mais il viendra un jour, jour heureux pour tous les bons François, où les yeux s'ouvriront. Tu seras démasqué aussi bien que mille autres. Vas, tu n'en impose qu'à ceux qui trouvent leur intérêt dans les horreurs dont ta vie est un tissu continuel. Tes complices périront sur l'échafaud qui te revendiquoit. Ton cadavre éprouvera une seconde fois la mort qui t'attendoit la première. Ce triste composé de bassesses et de misères,

promené par la ville avec tant de pompe et de faste, sera traîné ignominieusement à travers ces mêmes rues, étonnées d'une chute si terrible. Retiens ceci.

MIRABEAU.

Voilà donc où tendoit votre perfide confiance ! Tremblez vous-même devant moi; je ne crains point vos Dieux, et d'ailleurs nous verrons lequel sera le plus coupable à leurs yeux, si l'on ne les prévient pas contre moi. Allez attendre le jugement. Que n'êtes vous à Paris ! je vous apprendrois à me respecter. Bientôt vous verriez votre porte assiégée d'une foule de mes adorateurs, de partisans de la bonne cause, et vous seriez bienheureux, si vous en étiez quitte pour être fouëté sur la place publique.

EROSTRATE.

Vas, nous méprisons tes fureurs inutiles. Songe à toi seul.

*Ils sortent.*

MIRABEAU, *seul.*

Où sont mes fauxbourgs, grands-Dieux, Comme je les ferois rentrer dans le néant! Le Général la Fayette, avec mille hommes de la Cavalerie et du canon, viendroit bien vîte à bout de ces trois gaillards-là; M. Bailly, du haut de son observatoire, dirigeroit du télescope; j'irois moi-même, oui, je sens que je me battrois cette fois. Mais, que me veut ce gros homme? Ne seroit-ce pas le gros Vicomte? Le diable soit du frère; va, je parierois qu'il est mort exprès pour me faire enrager.

MIRABEAU, LE VICOMTE, COCHEREL.

LE VICOMTE.

Oh! mon frère, vous l'êtes sûrement assez sans cela.

MIRABEAU.

Etes-vous mort? Etes-vous vivant? Etes-vous ombre ou fantôme? Parlez, que je sache à quoi men tenir.

LE VICOMTE.

Je suis vivant, et bon même; oui, bon

vivant : et vous êtes, à ce qu'il me paroît, aussi mauvais mort que mauvais vivant.

MIRABEAU.

Eh bien ! que venez-vous faire dans la retraite des ombres ?

LE VICOMTE.

Vous voir, mon doux frère, et savoir de vos nouvelles. Je suis fâché que vous soyez mort aussi malheureusement. Ce pauvre Cocherel est désespéré de vous avoir tué en duel.

COCHEREL, *dans le fond du théâtre.*

Non, non, il n'a pas voulu se battre.

LE VICOMTE.

Eh diable ! il me paroît qu'on est triste dans ce pays-ci ; ma foi, je crains de gagner votre mal, moi. Vous ne craignez pas le mien, n'est-ce pas ?

MIRABEAU.

Vous êtes toujours mauvais plaisant.

LE VICOMTE.

Cela est vrai ; comment voulez-vous être bon plaisant sur un mauvais sujet ?

MIRABEAU.

Finissez, je vous prie.

LE VICOMTE.

Ah ! nous ne nous battrons pas, la constitution n'est pas faite.

*Il chante.*

Vive le Roi, la Liberté,
Les Lois, le Peuple et le Clergé,
La Noblesse et la Monarchie,
Nargues de l'Avocacratie,
Qui nous fournit de plats sujets :
Le diable qui dégrade les Target,
Les emporte, et qu'on les oublie.

MIRABEAU.

N'avez-vous pas honte, mon frère, d'être toujours dans cet état de sous-ivresse. C'est un grand défaut.

LE VICOMTE.

Il est vrai, avant que vous ayez rendu les partages égaux, mon pauvre père (que vous avez ruiné), par paranthèse, nous distribua, à vous, comme à l'aîné, les vices ; et moi, je n'ai eu que les défauts.

MIRABEAU.

Mais, avouez qu'il vous a bien nommé : Boniface.

LE VICOMTE.

Mais aussi, il vous a bien mal nommé :

Honoré ; car vous n'êtes ni honoré, nì honorable.

MIRABEAU.

Si vous êtes venu ici pour me persécuter, vous pouviez bien vous en dispenser.

LE VICOMTE.

Non, mon frère, je viens vous rendre les derniers devoirs. J'ai craint, en suivant votre enterrement, d'être confondu dans la foule des gens payés ; car il n'en manquoit pas. Je venois vous représenter l'énormité de vos fautes, vous engager à les reconnoître avec loyauté.

MIRABEAU.

Tout cela est inutile. Avez-vous lu mon discours sur l'hérédité ? Comment le trouvez-vous ? Bien, n'est-ce pas ? Adieux, retirez-vous. Voici nos Juges ; il faut que je comparoisse. Adieu, mon frère, tâchez de rétablir ma mémoire.

LE VICOMTE.

Quelle tâche vous m'imposez.

---

MINOS, MERCURE, MIRABEAU, EROSTRATE, CATILINA, RAVAILLAC, Monsieur LE JAY, Madame LE JAY, LAW.

MINOS.

Or ça, Mercure, faites approcher ces ombres. Qu'est-ce que tout cela?

MERCURE.

Quatre ombres et trois déposans.

MINOS.

Contre qui les déposans?

MERCURE.

Contre celui-ci.

MIRABEAU.

Contre moi!

MINOS.

Qui es-tu?

MIRABEAU.

Je suis le grand Mirabeau.

MINOS.

Tu parleras à ton tour.

MERCURE.

Parle, Erostrate.

EROSTRATE.

Seigneur, mon crime n'est que trop

connu. Trompé par l'espoir enchanteur d'une célébrité quelconque, j'ai, d'une main sacrilège, embrâsé le temple de Delphes.

MERCURE.

A toi, Catilina.

CATILINA.

Seigneur, j'ai trahi ma patrie, j'ai renversé l'honneur et les loix ; j'ai expié mon crime dans les supplices.

MERCURE.

A toi, Ravaillac.

RAVAILLAC.

Seigneur, emporté par le fanatisme, j'ai tué, quoique François, le meilleur des Rois, le seul à qui l'on puisse comparer Louis XVI.

MINOS.

Et vous, Mirabeau, quel est votre crime !

MIRABEAU.

Aucun. Le patriotisme seul m'a conduit en toutes mes actions. Il falloit des réformes, je les ai conseillées ; on m'a écouté, et la France est heureuse. Est-il quelque récompense proportionnée à tant de vertus ?

M. LE JAY, Madame LE JAY, LAW, *ensemble.*

Seigneur, c'est lui qui....

MINOS.

Ecoutons jusqu'où ira son impudence. Continue.

MIRABEAU.

Seigneur, n'écoutez point la calomnie et l'intrigue. J'ai toujours protégé l'innocent. Par moi, la justice a monté sur le trône. J'ai relevé les Arts et le Commerce; tout le monde est heureux en France; on bénit mon nom, voilà mon ouvrage.

MINOS.

Arrête, malheureux; déposez, vous autres.

Madame LE JAY.

Seigneur, victime de sa jalousie, mon époux infortuné a perdu la vie par le poison. Que n'a-t-il point fait pour me rendre complice! . . . .

MIRABEAU.

As-tu donc oublié tant de si douces nuits.

Madame LE JAY.

En vain tu as voulu me faire oublier tes crimes, en me léguant 20,000 livres

pris sur le malheureux. Je refuse tes cadeaux.

MIRABEAU.

Rendez-les moi, madame.

Madame LE JAY.

Si je les avois encore.

MINOS.

Madame, vous ne valez pas mieux que lui ; sortez. *Elle sort.*

*à part.* MERCURE.

Peste ! il n'est pas galant. Parlez, vous, Monsieur.

LAW.

Seigneur, il dit qu'il a relevé les finances de son pays. C'est lui qui a tout perdu au contraire par les assignats plus désastreux encore que mes billets. Moi, j'ai été puni en me ruinant, et lui a joui du fruit de ses rapines depuis le commencement jusqu'à la fin.

MINOS.

Que réponds-tu à cela ?

MIRABEAU.

Seigneur, l'envie aux doigts crochus, au teint pâle et livide . . . . . .

MINOS.

Tais-toi, et écoute ta sentence.

MERCURE.

Seigneur, vous savez les plaintes que Caron porte contre lui ; il n'a pas voulu payer.

MINOS

Je le sais. Ecoute ta sentence, illustre scélérat. En vain, tu prétends m'en imposer. Tous tes conseillers, sortis comme toi des enfers, m'avertissoient de tous tes perfides desseins. Enfin, la colère céleste a éclaté. Tu réunis en toi seul les crimes de tout le Ténare ; tu te sers de grands mots qui ne sont bons qu'à faire illusion à quelques mortels bien simples ; tu verras venir ici tous tes complices les uns après les autres ; ils y en ont assez envoyés ; ils viendront à leur tour , et avant peu. Retire toi, vas expier tes crimes dans des supplices éternels. Mercure, qu'on conduise ceux-ci au Tartare.

MERCURE.

Tremblez, tyrans... tremblez.

*La toile reste levée pour toujours, et Mirabeau est jeté dans les flammes.*